

ABÛ FIRÂS AL-HAMDÂNÎ

Les Byzantines

LA VOIX D'UN PRISONNIER

*anthologie poétique établie et traduite de l'arabe
par André Miquel*

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

PRÉFACE

En 320/932, quand naît Abû Firâs, la haute Mésopotamie est aux mains des Hamdanides, une dynastie officiellement vassale du califat de Bagdad. Ils vont bientôt, emmenés par leur plus grand prince, Sayf ad-Dawla, étendre et asseoir leur domination sur la Syrie du Nord, avec Alep pour capitale. De tous ceux qui illustrèrent la cour du souverain, deux au moins atteindront la gloire, deux poètes, Mutanabbî, l'un des fleurons des lettres arabes, et Abû Firâs.

Celui-ci, cousin et beau-frère de Sayf ad-Dawla, qui prit en charge son éducation, fut appelé, dès l'âge de seize ans, à des fonctions de gouverneur dans diverses villes, d'où il mena des opérations de police contre des tribus turbulentes. Mais la guerre, la vraie, où s'illustra Abû Firâs, aux côtés de son cousin, fut celle qui opposait alors l'Islam à son vieil ennemi, l'Empire byzantin, et c'est elle qui marqua, pour quelques années, le destin du poète.

Fait prisonnier en 348/959, il s'échappe en sautant à cheval dans l'Euphrate : simple épisode si on le compare à ce qui

viendra plus tard, une longue captivité cette fois, à Constantinople, de 351/962 à 355/966. Nommé gouverneur de Homs, Abû Firâs s'engage alors dans les luttes pour la dévotion du pouvoir qui suivent la mort de Sayf ad-Dawla, mais il est battu, fait prisonnier encore, et exécuté en 357/968. Il avait trente-six ans...

La destinée d'un pareil homme, engagé au plein sens du terme, et mort tragiquement dans la force de l'âge, n'a pas peu fait pour sa survie. La légende, d'un côté, dessine la figure du chevalier, du preux, du féal ; de l'autre, le palmarès des lettres retient le poète, têt formé à l'usage impeccable de la langue et jouant sur des registres divers. L'une et l'autre figure se subliment dans les *Rûmiyyât*, les poèmes de la captivité à Constantinople, la nouvelle Rome, d'où leur nom.

Cinq thèmes majeurs scandent ce recueil, dont quatre organisés en couples antagonistes. D'abord, rien d'étonnant, le désespoir du lendemain et sa version pieuse, la soumission à la volonté divine. La plupart du temps toutefois, et même sous sa dernière forme, ce sentiment le cède à un autre, la conscience de soi, ce point d'honneur (*iftikhâr*) qui fait resurgir, comme chez Mutanabbî, la vieille mémoire du désert arabe : si vive encore, celle-ci, que reviennent avec elle des images de campement abandonné et d'amours contrariées, exemplaires comme celle de Majnûn le Fou et de sa Laylâ.

Fidélité et louange à Sayf ad-Dawla fournissent un autre registre, auquel répond le réquisitoire contre l'injustice subie, amer, violent parfois à proportion d'une loyauté bafouée ; car si la guerre ne peut être tenue pour responsable de ses hasards, la captivité dans le cas présent, la durée même de celle-ci est insupportable, et doublement : par la souffrance qu'elle accroît de jour en jour, mais surtout parce que

le hasard, cette fois, n'y est pour rien. Et l'on a quelque raison, ici, de se ranger aux côtés d'Abû Firâs : voici prisonnier le propre cousin du prince, et celui-ci n'affiche visiblement aucune volonté de traiter ce cas exceptionnel comme il le devrait, à part. Est-ce en raison du coût de la rançon ? Ou du soulagement de voir éloigné, en la personne d'un parent proche, un rival, en des temps où les luttes pour le pouvoir sont fréquentes dans une même famille ? Toujours est-il qu'Abû Firâs verra d'autres captifs libérés avant lui, et qu'il ne le sera lui-même qu'avec d'autres, dans le cadre d'une négociation générale. Non, ce prisonnier n'était pas, ne devait pas, à ses yeux du moins, relever d'un sort commun, et le poète, à la rescousse, savait, en la circonstance, élever le ton à la hauteur d'une noblesse revendiquée, pour lui et pour celui-là même qui, selon toute apparence, était tenté d'en prendre à son aise avec elle.

Le dernier registre évoque les liens interrompus, par l'éloignement ou la mort, parfois : défilent ici des amis, des serviteurs, des parents, et même Sayf ad-Dawla, quand la rancune s'efface derrière les simples élans du cœur ; perdu aussi le pays des temps heureux, la Syrie du Nord et ses villes. De ce lamento une figure émerge, la mère, que l'on s'essaie à consoler, que l'on exhorte à la patience, à la dignité quand ses démarches auprès du prince risquent de compromettre l'honneur que l'on se doit : pages poignantes, pathétiques lorsque le lien, ici encore, se brise dans la mort.

Le classement des poèmes proposé au lecteur n'est rien que de commodité : la plupart du temps, les registres, les thèmes, les tonalités se croisent, sans transition aucune, dans un même texte, pour peu que le poète se laisse emporter par son propre dire. "Car que faire en un gîte, à moins que l'on

ne songe ?”, disait La Fontaine à propos du lièvre enfermé dans son terrier. Mais pour Abû Firâs, il s’agit de bien davantage : le dire, et la complaisance, même, que l’on peut y mettre, sont le gage de la survie.

On estimera peut-être que, du cri brut à son élaboration savante en rimes et autres procédés de la poésie, celle-ci risque de perdre en spontanéité... et d’entraîner dans ce risque le traducteur qui tente, dans la langue d’accueil, de donner une image transposée de tout ce travail d’écriture. Ce serait oublier, pour le coup, que la survie passe aussi par ce travail.

Nul doute en tout cas qu’Abû Firâs apparaîtra comme un frère à tous ceux qui ont fait la même et affreuse expérience que lui, jusque dans l’annonce de la mort d’une mère.

ANDRÉ MIQUEL